



**HAL**  
open science

## L'art du triomphe... selon des historicités distinctes

Michel Cahen

► **To cite this version:**

| Michel Cahen. L'art du triomphe... selon des historicités distinctes. 2020. halshs-04173608

**HAL Id: halshs-04173608**

**<https://shs.hal.science/halshs-04173608>**

Preprint submitted on 29 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## EL ARTE DEL TRIUNFO

Extremismo, moderación y cambio político  
en América Latina y África Austral



FERNANDO A. CHINCHILLA

Es PhD en ciencia política por la Universidad de Montreal. Sus publicaciones giran alrededor de la violencia colectiva y el cambio político (procesos de pacificación y de democratización) en América Latina y África Austral. Ha sido profesor-investigador en la Universidad de Monterrey y en la Universidad de las Américas-Puebla, investigador invitado en la Universidad de los Andes, en la Facultad Latinoamericana de Ciencias Sociales (FLACSO), y en Rice University. Ha asumido también puestos como analista u oficial de proyectos para entidades como en la Organización de Estados Americanos (OEA), el Instituto Interamericano de Derechos Humanos (IIDH), y el Centro Internacional para la Prevención de la Criminalidad (CIPC). Ha dictado clases en Canadá, Colombia, Ecuador, España, y México de política comparada, métodos de investigación, y relaciones internacionales, y ha implementado proyectos de protección de los derechos humanos en Angola, Chad, Mauritania, y República Democrática del Congo. Nacido en San José, Costa Rica, desde 2011, es investigador asociado al laboratorio *Les Afriques dans le Monde*, de Sciences Po Bordeaux.

Version originelle française de la préface publiée en castillan : « El arte del triunfo, según historicidades distintas », préface à l'ouvrage de Fernando A. Chinchilla, *El arte del triunfo. Extremismo, moderación, y cambio político en Angola, Colombia, El Salvador, y Mozambique*, Santiago de Chile, RIL Editores, septembre 2021, 468 p., pp. 23-32, ISBN : 978-84-18065-32-3.

## L'art du triomphe... selon des historicités distinctes

Écrire un livre tel que celui de Fernando A. Chinchilla était un défi non gagné d'avance. En effet, comment comparer l'incomparable ? Certes, comme l'a montré l'historien Marcel Detienne<sup>1</sup>, le comparatisme fécond traduit la révolte contre la tyrannie du national en sciences sociales alors qu'il faut à la fois transcender les frontières des disciplines et les terrains géographiques<sup>2</sup>. On peut ainsi décider de « comparer » des sociétés ou phénomènes qui, *a priori*, n'ont rien en commun : mais l'objectif ne sera pas nécessairement d'aboutir à des modèles ou idéotypes, mais de mieux

<sup>1</sup> Marcel Detienne, *Comparer l'incomparable*, Paris, Le Seuil, 2000.

<sup>2</sup> Merci à Christophe Jaffrelot, dont j'emprunte ici quelques formulations qui m'ont semblé très pertinentes (C. Jaffrelot, compte-rendu de Marcel Detienne, *Comparer...*, *Critique internationale*, n°7, avril 2000, p. 74).

comprendre chacun des termes de la comparaison. Et si l'on établit des modèles (ou, dirais-je, plutôt des *tendances polarisantes*), comme, me semble-t-il, a voulu ici le faire F. Chinchilla, il s'agit, encore une fois, de mieux comprendre la complexité du réel. Si l'on doit transcender le national, il ne faut pas pour autant abandonner la spécificité du terrain. Cela signifie qu'aucun des cas de figures étudiés ne correspondra totalement à l'idéaltype auquel on le rattache. Ce serait très mal lire la modélisation, qui n'a d'intérêt – quelle que soit la discipline, des sciences politiques à l'économie en passant par l'histoire et la géographie – qu'en tant qu'outil pour étudier la complexité des phénomènes. Et j'ajouterai, pour étudier leurs régimes d'historicités distinctes<sup>3</sup>.

Dans le cas de *El arte del triunfo*, on pourra dire que les phénomènes étudiés sont assez comparables : les aires choisies concernent des pays de la périphérie du système-monde capitaliste (par exemple, la guérilla urbaine de l'IRA en Irlande ou de l'ETA au Pays basque Sud n'ont pas été incluses), il s'agit de pays d'ancienne colonisation ibérique (par exemple, la guérilla du FLN algérien ou de l'UPC camerounaise ne sont pas abordées), il s'agit d'une période historique relativement commune ( *grosso modo* du début des années 1960 à nos jours) et enfin, il s'agit de faits de guérillas ayant fait l'objet de négociations, couronnées ou non de succès.

Il n'en reste pas moins que, pour le reste, les différences sont béantes. Les processus de construction des États-nations sont extrêmement divergents, entre des indépendances du début du XIX<sup>e</sup> siècle suite à une colonisation très ancienne (Amérique dite latine) et celles de 1975 suite à une occupation effective du territoire ne remontant pas plus loin que le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle (Afrique dite portugaise), ce qui informe évidemment les conditions respectives de la révolte contre l'État à un moment donné. Même si l'on prend l'Angola et le Mozambique, *a priori* les deux grandes anciennes colonies portugaises d'Afrique australe les plus comparables entre elles<sup>4</sup>, dès que l'on entrera dans l'étude historique, les points communs (la colonisation portugaise et ses héritages structuraux et subjectifs) seront très vite concurrencés par des différences majeures (situations civilisationnelle et géopolitique bien distinctes – Atlantique contre océan Indien –, genèses des mouvements de libération anticoloniale grandement divergentes – division fondatrice en Angola, correspondant à des trajectoires socio-culturelles distinctes ; unicité au Mozambique par grande faiblesse des noyaux d'élite africaine autre que celle de l'extrême-Sud)<sup>5</sup>. Que penser de l'immense Colombie aux guérillas quasiment endémiques et du petit Salvador ? Certes les deux ont subi la colonisation espagnole, mais les histoires de la colonisation et notamment de l'esclavage y ont été différentes<sup>6</sup> et en conséquence celles des actuelles populations noires, dites « afrodescendantes » ou de « diaspora noire »<sup>7</sup> le sont aussi ; les peuples indigènes (premières nations) sont distincts ; plus généralement, les colonialités contemporaines des deux pays sont sensiblement différentes<sup>8</sup>.

---

<sup>3</sup> François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Le Seuil, 2003.

<sup>4</sup> ... pour ne point aborder les autres colonies africaines du Portugal, continentale (Guinée-Bissau) ou créoles et insulaires (Cap-Vert, São Tomé e Príncipe).

<sup>5</sup> Michel Cahen, « Pontos comuns e heterogeneidade das culturas políticas nos PALOPs – Um ponto de vista “pós-colonial” », *História: Questões & Debates* (Curitiba, UFPR), LXII (1), janvier-juin 2015, <<https://revistas.ufpr.br/historia/article/view/44146>>.

<sup>6</sup> Elisabeth Cunin, « Une perspective comparative sur les sociétés post-esclavagistes », *Politique africaine*, 2015, n° 140, pp. 83-98, <<https://www.cairn.info/revue-politique-africaine-2015-4-page-83.htm>>.

<sup>7</sup> Elisabeth Cunin. « ¿Es posible hablar de “diáspora negra” en América Latina? Etnicidad, nación y globalización a partir del caso colombiano », in Eduardo Restrepo, *Estudios afrocolombianos hoy: aportes a un campo transdisciplinario*, Popayán (Colombia), Editorial Universidad del Cauca, 2013, pp. 43-64 ; pour une discussion plus générale, Christine Chivallon, *La diaspora noire des Amériques: expériences et théories à partir de la Caraïbe*, Paris CNRS Éditions, 2004.

<sup>8</sup> J'emploie ici le concept de colonialité au sens de Aníbal Quijano, qui ne désigne ainsi pas une simple « continuation du colonialisme sous d'autres formes » mais un ensemble de rapports sociaux non nécessairement directement liés au mode de production capitaliste, à la périphérie du monde (par exemple, Aníbal Quijano, *Cuestiones y Horizontes. De la dependencia histórico-estructural a la colonialidad/descolonialidad del poder. Antología esencial*, ed. Danilo Assis Clímaco, Buenos Aires, CLACSO, 2014, <<http://biblioteca.clacso.edu.ar/clacso/se/20140424014720/Cuestionesyhorizontes.pdf>>).

Par ailleurs, même si les guérillas latino-américaines ont plus ou moins été influencées par l'expérience de l'Armée Rebelle de Cuba, celle-ci n'a mené ses opérations que pendant à peine trois ans (1956-1958). Or les phénomènes sociaux qui se produisent au sein d'une guérilla ne sont pas du tout les mêmes si celle-ci dure trente (ou plus) ou trois ans. Cela apparaît spectaculairement dans l'entrevue de Mario Pieschacón Negrini (alias Francisco Galán, ancien commandant de l'ELN) quand il critique l'incapacité de l'ELN à décider de négocier :

« Aquí, en Colombia, el Estado ganó la guerra, y de eso no ha tomado conciencia ni las FARC ni el ELN. Hay una ausencia de una conciencia de derrotado en la guerrilla. Hoy en día, la comandancia del ELN, que nunca se renovó, está integrada por viejitos de más de setenta años. [...] Ser "revolucionario", ser "guerrillero", se convierte en necesidad para mantener el estatus. Para ellos, la guerrilla se volvió una manera de vivir, no de luchar. » (pp. 193-194) ». [NdA, 2023 : ces pages, pourtant publiées dans la préface en espagnol, ne correspondent pas aux pages réelles de la publication]

Avec d'autres mots que lui, je dirai que la situation est grandement différente quand une guérilla née comme groupe politique demeure principalement un mouvement politico-militaire, ou quand elle devient aussi, voire principalement, un corps social guerrier<sup>9</sup>. En effet, dans des contextes où, par exemple, les jeunes (et surtout les jeunes garçons) n'ont aucun espoir d'amélioration de leur vie, la guerre peut devenir un projet social de vie<sup>10</sup>. Même quand ils sont recrutés de force, surtout s'ils sont très jeunes, la guérilla devient alors leur lieu de socialisation, leur famille. Quand la culture politique d'un mouvement est forte, comme dans le cas de nombre des guérillas latino-américaines provenant de mouvements politiques passés à la lutte armée, elle constitue un frein à cette tendance au corps social guerrier, sans l'annihiler pour autant (il est en particulier important d'étudier les diverses générations de guérilleros, entre les « fondateurs » et ceux recrutés plus tard dans le cadre de la dynamique même de la guerre civile ; le phénomène est d'autant plus fort quand la guerre s'éternise). Mais quand un mouvement naît militaire (dans une certaine mesure, le cas des FARC colombiennes ou surtout de la Renamo mozambicaine, ou quand il subit un processus très avancé de militarisation au point de devenir une quasi-armée professionnelle, comme le fut un temps l'Unita angolaise), même s'il subit ensuite un processus de (re)politisation, la tendance au corps social guerrier est alors très forte. La négociation n'est pas impossible, mais elle présente des difficultés spécifiques. Ainsi peut-on comprendre le maintien, pendant des années après leur défaite face aux Vietnamiens, de la structure militaire des Khmers rouges.

On peut se poser des questions du même genre à propos de la survie de groupes guerriers qui semblent « aberrants » comme la Lord's Resistance Army (LRA) ougandaise ou le Revolutionnary United Front (RUF) de Sierra Leone<sup>11</sup>. Même quand un mouvement est grandement resté politico-

---

<sup>9</sup> Le concept de corps social a été exploré par l'anthropologue Claude Meillassoux pour fournir, d'un point de vue marxiste, un cadre d'analyse pour la production de milieux sociaux *dans un contexte classiste, mais qui ne font pas partie de ces classes*. Claude Meillassoux, « Du bon usage des classes sociales », in Bernard Schlemmer (ed.), *Terrains et engagements de Claude Meillassoux*, Paris, Karthala, 1998, pp. 9-58. Christian Geffray (*La cause des armes au Mozambique. Anthropologie d'une guerre civile*, Paris, Karthala, 1990) et moi-même (*Mozambique, analyse politique de conjoncture 1990*, Paris, Indigo Publications/La Lettre de l'Océan Indien, 1990), avons décidé dès 1990, d'utiliser ce concept pour décrire certains types de mouvement armés devenus "fait social total", même si Claude Meillassoux pensait à de tout autres contextes dans son article précité.

<sup>10</sup> Je dis cela sans nullement épouser les thèses économicistes de Paul Collier, du reste critiqué par l'auteur du présent ouvrage. En effet, le projet social de vie que peut représenter la guerre est historiquement produit et n'est pas une simple fenêtre d'opportunité pour des individus.

<sup>11</sup> Sur la LRA, voir dans *Politique Africaine*, 112, décembre 2008, les deux articles de Sverker Finnström, « An African Hell of Colonial Imagination ? The Lord's Resistance Army/movement in Uganda, Another Story » : 119-139; et Sandrine Perrot, « Les sources de l'incompréhension. Production et circulation des savoirs sur la Lord's Resistance Army » : 140-159. S. Perrot y discute notamment l'utilisation du concept de « corps social guerrier » pour la LRA, qu'elle réfute parce qu'elle considère qu'il suppose l'apolitisme dudit groupe. Or l'existence d'un corps social guerrier, qui vit de et par la guerre, n'exclut pas, à mon sens, des déterminants politiques pour son origine et son évolution.

militaire, comme dans le cas de l'ELN précitée, la négociation devient très complexe : comment décider des gens qui ont passé une vie entière en brousse et qui nourrissent une conscience qui devient presque une conscience ethnico- raciale face aux « hijos de puta » de la population urbaine – à revenir dans la cité, alors qu'il s'agit d'un *autre monde* et pas seulement d'une autre classe – cela explique que de tels groupes puissent développer une tactique d'enlèvement de civils contre rançon sans le moindre état de conscience, car ce sont des civils de l'autre monde. Il ne s'agit pas ici de simple polémologie, mais bien d'histoire sociale de la guerre comme fait social total<sup>12</sup>. Aucune des guérillas évoquées dans ce livre ne peut être sérieusement qualifiée de « terroriste », sans base sociale. Les guerres sont civiles et ont une historicité propre, une trajectoire propre. Cela mène à trois considérations.

Premièrement, quand F. Chinchilla construit sa réflexion autour de l'existence d'une polarisation entre ligne radicale (ou dure) et ligne modérée (ou douce/flexible), cela ne signifie pas nécessairement que des « tendances » permanentes aient existé au sein des organisations guérilleras selon cette dichotomie ou qu'un mouvement en tant que tel est en permanence modéré ou radical. On peut en dire la même chose du côté gouvernemental, avec la différence non négligeable qu'il s'agit d'un pouvoir institutionnalisé (même si issu d'un coup d'État), qui peut être partiellement modifié par la tenue d'élections et ainsi porter au sommet de l'État des personnalités plus ou moins « radicales » ou « modérées » – mais, l'ouvrage le montre bien, cela n'a pas de conséquences mécaniques pour une solution politique au conflit (au Salvador par exemple, un parti d'extrême-droite comme l'ARENA put négocier avec plus de crédibilité qu'un parti centriste comme le PDC). Dans les guérillas, la pratique de la démocratie interne est plus difficile pour de telles « alternances » entre lignes radicale et modérée, même si cela peut se produire. Plus exactement, ces tendances polarisantes peuvent exister contextuellement, mais leurs membres peuvent changer. Je donnerai un exemple... français : Maximilien de Robespierre (1758-1794), le célèbre dirigeant jacobin peut parfaitement être considéré, pour notre propos d'aujourd'hui, « radical » puisque non seulement il défendit dès 1789 des positions audacieuses pour l'époque (abolition de la peine de mort et de l'esclavage, droit de vote pour les gens de couleur, suffrage universel masculin) puis fut l'un des principaux organisateurs de la Terreur révolutionnaire (1793). Mais le même Robespierre avait été totalement hostile à la déclaration de guerre contre l'Autriche en 1792, s'opposant notamment au... marquis de La Fayette (assurément point un « radical »), voyant dans la guerre un danger mortel pour la Révolution. On le voit, selon les contextes et les questions en jeu, la même personne peut avoir été modérée ou radicale.

Deuxièmement, il faut bien distinguer la radicalité des moyens d'action et la radicalité programmatique. En Amérique du Sud, un programme très radical (socialiste-révolutionnaire) peut avoir été porté par une organisation hostile à la lutte armée (voir par exemple les divisions au sein des organisations d'extrême-gauche en Argentine ou en Bolivie dans les années 1960-1980). Inversement – cet ouvrage en présente plusieurs exemples –, des militants peuvent être poussés à la lutte armée par le contexte alors qu'ils se pensent sociaux-démocrates, voire démocrates-chrétiens. Naturellement, le processus-même de la lutte armée peut avoir des conséquences sur le programme, surtout s'il est long : pour mieux mobiliser la paysannerie pauvre, une organisation de programme au départ modéré peut être amenée à défendre une réforme agraire radicale, etc. Mais cela n'est pas fatal et cela est réversible. Au Nicaragua, le FSLN pourtant arrivé au pouvoir par une victoire militaire en 1979, a développé une politique social-démocrate – pour ne point parler du FSLN d'aujourd'hui, totalement méconnaissable, corrompu et droitier. Enfin, il y a le cas, moins fréquent mais présent dans cet ouvrage, des guérillas de droite – c'est-à-dire se réclament explicitement de la droite, comme la Renamo du Mozambique. Cette dernière a adopté des moyens d'action extrêmement radicaux, mais en affirmant toujours que l'objectif était de contraindre le

---

<sup>12</sup> La guerre civile comme fait social total a été défendue notamment par Eric Morier-Genoud, Michel Cahen & Domingos do Rosário (eds), *The War Within. New Perspectives on the Civil War in Mozambique, 1976-1992*, Martlesham (R.-U.), James Currey/Boydell and Brewer, 2018.

Frelimo « marxiste-léniniste » à la négociation et qu'elle ne visait pas la victoire militaire. Le résultat au Mozambique aujourd'hui est que le Frelimo ex-« communiste »<sup>13</sup> (au pouvoir depuis 1975) est le parti de l'élite rentière et capitaliste, pendant que la Renamo « anticommuniste » tire sa base sociale des secteurs les plus marginalisés et pauvres de la société...

Troisièmement, il faut insister énormément sur le fait que toutes ces guerres civiles n'ont *pas* été des produits directs de la Guerre froide. Ce ne sont pas des *proxy-wars*, ce sont des guerres avec des racines historiques locales, avec parfois un aspect régional (par exemple le soutien de l'Afrique du Sud de l'apartheid à la Renamo) ou même international (le soutien de Cuba en armes et en soldats au MPLA angolais) : mais l'Afrique du Sud blanche n'était pas le représentant régional des États-Unis en Afrique australe et Cuba ne fut jamais une marionnette de l'URSS<sup>14</sup>. Du reste, la guerre civile a duré jusqu'en 2002 en Angola (bien après le tournant de 1989, donc) et, inversement, le Frelimo a renoncé au « marxisme-léninisme » et ouvrit la voie au pluralisme politique (et donc à la négociation avec la Renamo) à la mi-1989, avant la chute du Mur de Berlin. Certes, le FMLN fut poussé à négocier après l'échec de son « Offensive finale » de 1989, mais cet échec ne fut pas du tout directement le produit du changement international même s'il en tint compte dans son offre de négociation (mais l'aspect régional – la défaite électorale du FSLN au Nicaragua – a sans doute plus joué que l'aspect international – la Chute du Mur).

Bien sûr, la Guerre froide a été un *contexte* au sein duquel se sont déroulées ces guerres civiles, et elle a eu des conséquences (par exemple, dans la politique américaine sous Ronald Reagan voyant la main de Cuba – et de l'URSS – partout). Pourtant, il s'est bien agi de guerres historiquement produites en fonction des colonialités spécifiques de ces pays (et ceci, dans les pays sud-américains comme africains abordés). Les processus de négociation peuvent parfaitement être étudiés pour eux-mêmes, comme dans ce livre, mais ils illustrent un moment *n* de ces trajectoires historiques et leur mise en œuvre démontre la grande complexité des tissus sociaux sur lesquels ils sont censés agir<sup>15</sup>.

Les entrevues réunies ici sont très diverses et toutes absolument passionnantes, même si leur recueil a souffert des vicissitudes de la recherche de terrain (on aurait aimé une entrevue de plus pour le Frelimo, du côté gouvernemental mozambicain ; on aurait aimé au moins une entrevue d'un dirigeant des FARC) et qu'il faut les replacer dans leur contextes (elles ont été recueillies entre 2006 et 2010<sup>16</sup>). Mais ce qui a beaucoup frappé mon œil européen – je suis français – dans les entrevues est la question de la culture politique. Qu'il s'agisse du camp gouvernemental ou du/des camps rebelle(s), la culture politique m'est apparue comme bien plus articulée du côté latino-américain qu'africain. Attention ! Je ne dis nullement que la culture politique africaine, côté gouvernemental comme rebelle, soit intrinsèquement plus faible – j'ai personnellement longuement défendu que, même dans le cas de la naissance purement militaire de la Renamo mozambicaine, dès le départ il y a des valeurs politiques et non point du « banditisme armé »<sup>17</sup>. Mais outre-

---

<sup>13</sup> L'usage des guillemets s'impose ici car si le Frelimo a été radical un temps, il n'a jamais été communiste. Mais la Renamo, elle, le considérait comme communiste.

<sup>14</sup> Jacques Lévesque, *L'URSS et la révolution cubaine*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 1976 ; Piero Gleijeses, *Conflicting Missions: Havana, Washington, and Africa, 1959-1976*, Chapel Hill (E.U.-A.), The University of North Carolina Press, 2003.

<sup>15</sup> Pour le cas de l'application des accords de paix du gouvernement avec les FARC colombiennes en ce qui concerne les populations noires et indigènes, voir la thèse (en cours d'achèvement) de Mélanie Deneff, « Les Accords de Paix entre les FARC-EP et le gouvernement colombien : une « approche ethnique » dans la transition. De l'insertion des communautés indigènes et afrocolombiennes dans les négociations de paix à la réception des politiques multiculturelles de justice transitionnelle », Bordeaux, Université de Bordeaux, Sciences Po Bordeaux, 2021.

<sup>16</sup> Par exemple, au Mozambique, une guerre civile de basse intensité a repris entre 2012 et 2016.

<sup>17</sup> Michel Cahen, « Entrons dans la nation. Notes pour une étude du discours politique de la marginalité. Le cas de la Renamo du Mozambique », *Politique africaine*, octobre 1997, n° 67, pp. 70-88 ; —, « *Não somos bandidos* ». *A vida diária de uma guerrilha de direita: a Renamo na época do Acordo de Nkomati (1983-1985)*, Lisbonne, Imprensa de Ciências Sociais, 2019.

Atlantique, l'héritage marxiste ou de la théologie de la libération d'un côté, et le nationalisme conservateur, souvent créole, de l'autre, est bien plus facilement analysable selon nos catégories habituelles des sciences sociales. On sera bien plus en peine d'étudier la guerre magique (par exemple l'importance de la vaccination de guérilleros contre les balles)<sup>18</sup> ou le rôle des esprits vengeurs<sup>19</sup> dans la guerre civile mozambicaine... et dans les processus de négociation (ils doivent naturellement être consultés). Les personnes interrogées, qui connaissent parfaitement le rôle des esprits dans la guerre, se gardent pourtant bien d'en parler quand il s'agit de donner une entrevue « moderne » au chercheur venu de la grande ville moderne. Il faut donc interroger l'absence. En effet, comme l'ont bien montré les *Subaltern Studies*, du point de vue des sciences sociales, l'expression religieuse du fait politique est tout aussi « moderne/légitime » que ce qui nous paraît « moderne/légitime ».

Étudier les négociations, c'est étudier une *période spécifique* d'un processus conflictuel bien plus long et qui du reste ne se termine pas forcément avec les accords de paix : il y a eu trois accords de paix au Mozambique entre 1992 et 2016 et, aujourd'hui, en Colombie on compte des dizaines et des dizaines d'assassinats de militants sociaux dont certains sont issus des guérillas. Cela renforce les dissidences et des retours à la lutte armée dans le pays. L'accord de démobilisation et réintégration des FARC n'a pas encore produit une « paix positive/soutenable » (p. 223 [NdA, 2023 : cette page, pourtant publiée dans la préface en espagnol, ne correspond pas à la page réelle de la publication]). Mais étudier les négociations, c'est aussi étudier *le résultat de trajectoires*, un point de cristallisation de ce que sont les camps en présence. C'est pourquoi on apprend beaucoup grâce à cette méthodologie qui compare l'incomparable.

5 septembre 2020

**Michel Cahen**

Directeur de recherche émérite du CNRS

Centre « Les Afrique dans le monde », Institut d'études politiques de Bordeaux

---

<sup>18</sup> Corinna Jentsch, « Spiritual Power & the Dynamics of War in the Provinces of Nampula & Zambezia », in Eric Morier-Genoud, Michel Cahen & Domingos do Rosário (eds), *The War Within. New Perspectives on the Civil War in Mozambique, 1976-1992*, Martlesham (R.-U.), James Currey/Boydell and Brewer, 2018, pp. 75-99.

<sup>19</sup> Alcinda Honwana, *Espíritos Vivos, Tradições Modernas. Possessão de Espíritos e Reintegração Social Pós-Guerra no Sul de Moçambique*, Lisbonne, Ela por Ela, 2003 ; Carolien Jacobs, « Plurality of religion, plurality of justice: exploring the role of religion in disputing processes in Gorongosa, Central Mozambique », PhD Thesis, Wageningen University, Wageningen (Hollande), African Studies Centre, 2010 (« African Studies Collection », vol. 28), <<https://edepot.wur.nl/156915>> ; Nikkie Wiegink, *Former Guerrillas in Mozambique*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2020.